

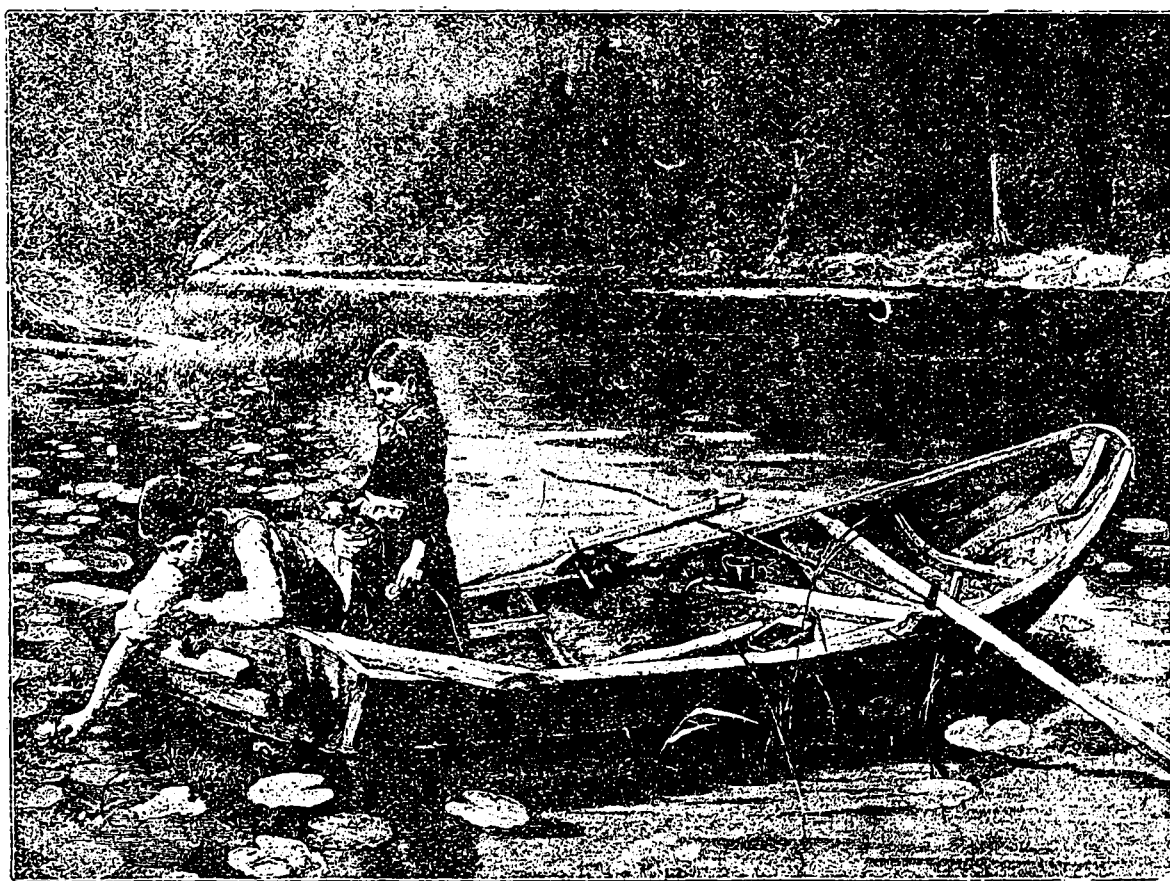
## LA FRITURE DU PÈRE GUIGNARD

Il n'y a pas aux environs de Paris de coin moins habité que les bords de l'étang de Saint-Martin : les bois appartiennent à l'Etat ; grâce à cette circonstance, ils n'ont pas été morcelés par les constructeurs de villas, et l'on peut se promener toute une heure et plus sans rencontrer d'autre maison que le chalet du garde-forestier, au bord de l'eau.

En revanche les visiteurs y affluent : on y vient de Paris en voiture ou à cheval, et de tous les villages environnants, à pied ; projetez une partie de campagne, un goûter, un déjeuner au bord de l'étang, quels que soient le jour et l'heure que vous choisissiez, vous aurez été devancés par d'autres promeneurs qui auront eu la même idée.

Cependant, comme l'étang est assez éloigné de toute gare et à quatre bonnes heures de Paris, on y est absolument tranquille. Depuis six heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, on peut y goûter les charmes du clair de lune, ou du soleil levant, sans crainte d'être dérangé dans sa contemplation, sinon par le père Guignard, garde-forestier, ou bien par Mme Guignard, son aimable moitié, ou encore par Louissette Guignard, leur fille. Comme on voit, le nombre des importuns possibles est réduit à trois, encore sont-ils tous de la même famille, payés par le gouvernement et de plus rétribués par le locataire des droits de chasse et de pêche pour ne pas quitter la place, circonstances qui, en bonne justice, doivent faire excuser leur nombre et leur présence.

D'ailleurs les Guignard son braves gens : le père, un original, a refusé de l'avancement parce qu'il aime le paysage auquel il est habitué, et ne veut pas changer de poste ; ce qui le fait regarder par l'administration,



Il cueillit pour Louissette un bouquet de nénuphars. (col. 2.)

peu habituée à tant de fantaisie, comme un pauvre diable qui ne jouit pas de toute sa raison.

Il n'a jamais voulu non plus exploiter les promeneurs en leur vendant des tasses de lait et de petits biscuits au poids de l'or, comme faisaient ses prédécesseurs. Les consciences humaines ont des appréciations étrangement variables en des circonstances identiques : le père Guignard se considérerait comme un voleur, s'il profitait de l'absence de toute concurrence pour écorcher les promeneurs altérés ; tandis que ses collègues croiraient faire tort à leur progéniture, s'ils n'usaient de ce monopole pour grossir leur héritage.

Quant à Mme Guignard, c'est une ménagère parfaite, soigneuse, économe et de douce humeur, qualités qui s'allient rarement ; son mari croit que le ciel lui a accordé une telle épouse comme compensation à toutes les infortunes de sa vie : "Car elle ne m'a pas gâté, la vie ! ajoute-t-il mélancoliquement..., mais que peut-on attendre de mieux quand on s'appelle Guignard ?"

De fait, le bonhomme n'a pas tant à se plaindre, ses infortunes sont communes à tous les gardes-forestiers de l'univers : les braconniers fréquentent la forêt de Saint-Martin, et les gens peu scrupuleux viennent y couper, au moins en partie, leur provision de bois pour l'hiver. Mais Guignard manque de philosophie : chaque fois qu'il découvre un des ces méfaits il entre dans des colères telles, qu'on redoute pour lui une attaque d'apoplexie ; il n'épargne pas ses peines, multiplie les rondes nocturnes, et réussit rarement à pincer quelqu'un de ces adroits vauriens ; maintenant qu'il n'est plus jeune, ces poursuites l'essoufflent, son impuissance l'exaspère, à tel point qu'il ne fait pas grande différence entre un étrangleur de lapins et un assassin sans préjugés.

Ce matin-là, Mme Guignard prit le train de six heures du matin, afin d'avoir toute sa journée pour faire des courses à Paris, laissant Louissette déjà occupée à rincer un savonnage dans l'étang.

On était au mois de septembre, les arbres au bord de l'eau étaient enveloppés d'une légère brume bleue que le soleil levant traversait de rayons, les nénuphars étalaient leurs larges feuilles nuancées par l'automne de pourpre, d'écarlate, de brun et d'or.

Louise ne détaillait pas tout cela, mais elle était heureuse au milieu de cette beauté des choses, et chantonnait en maniant adroitement son battoir, agenouillée dans une de ces caisses de bois dont se servent les laveuses.

"Bonjour, mademoiselle, dit tout à coup une voix derrière elle ; vous êtes sans doute de par ici, puisque vous y lavez votre linge. Savez-vous les bonnes places pour le poisson ?"

Louise avait eu peur d'abord en entendant la voix des visiteurs si matinal, mais un regard la rassura ; son interlocuteur était un garçonnet guère plus grand qu'elle.

"Je ne sais pas, pourtant je demeure là, dans cette maison que vous voyez, mais il ne vient jamais de pêcheurs par ici... Moi, à votre place, je prendrais le bateau qui est attaché là-bas ; car il se promène tant de monde là autour, que les poissons doivent bien sûr se tenir au milieu... Voyez, comme les nénuphars fleurissent toujours trop loin du bord pour qu'on puisse les attraper.

—Merci, mademoiselle... Alors, comme ça, vous n'avez jamais pêché..., vous n'auriez pas envie d'essayer ?

—Ça doit être amusant !

—Eh bien ! venez avec moi dans le bateau.

—Oh ! c'est que... maman me défend de jouer avec les petits garçons que je ne connais pas.

—Si ce n'est que ça, je vas me faire connaître : vous êtes la fille du garde-forestier, n'est-ce pas, puisque vous demeurez là ? eh bien moi, je suis le fils du casseur de pierres ; vous savez, les huttes en haut de la côte, c'est là que nous habitons, tout près !

—Ah ! oui, je sais ; vous avez une petite sœur blonde, elle est venue acheter du lait ici l'autre jour parce que c'est moins loin que d'aller au village.

—Tout juste ! vous voyez que vous me connaissez. Je m'appelle Louis.

—Oh mais... mon savonnage ? dit elle hésitante.

—Il n'est pas gros ! je vais vous aider un briu." Et déjà il se mettait à l'œuvre.

Tout en trempant, battant, tordant le linge, il racontait à la petite fille, charmée de tant de complaisance, comment il avait pris goût à la pêche quand toute la famille cassait des pierres, du côté de Bougival, près de la Seine.

"Aussi j'avais un chagrin quand le travail a été fini par là ! vous comprenez, d'ici, c'est trop loin, c'est à peine si je pourrai y aller le dimanche ; mais maintenant que j'ai découvert cet étang, je suis consolé."

Une demi-heure après le savonnage était fini, car le gamin était adroit et lesté, et nos deux pêcheurs à la ligne voguaient sur l'étang, à la grande joie de Louise qui n'avait pas la permission de se livrer toute seule à cette distraction, Mme Guignard redoutant l'inexpérience de sa fille.

Le poisson mordait avec frénésie dans cet étang où la pêche était réservée, où personne ne pêchait.

"C'est drôle, ils ne se méfient pas !" répétait le gamin enchanté.

Puis, comme le soleil montait à l'horizon, il cueillit pour Louissette un bouquet de nénuphars et voulut lui offrir sa pêche ; elle refusait, se défendait, mais se rappelant enfin que son père adorait la friture, elle accepta pour lui faire plaisir.

Le poisson fût frit, et Guignard ne fut pas averti par le moindre pressentiment, une arête ne l'étouffa point, pas d'indigestion vengeresse !

Et voilà comment le plus scrupuleux des gardes mangea, avec grand plaisir, une friture braconnée dans l'étang qu'il gardait.

Peut-être en mourrait-il de honte et de douleur s'il venait à l'apprendre ; mais Mme Guignard, à qui Louissette conta joyeusement son équipée, éclaira sa fille et lui recommanda le secret.

Louis, qui revint le lendemain, eut quelque peine à comprendre que pêcher dans l'étang fût un vol, tandis que pêcher dans la Seine est innocent, mais à force d'éloquence sa petite amie lui fit accepter ce subtil cas de conscience et le dédommagea par sa gentillesse du sacrifice qu'elle lui imposait.

HENRI FAYEL.